

d'un pays fort beau, j'ay jugé à propos d'insérer icy dessoubz sa figure. »

Ici, le « pourtraict » d'Essonne, et la fin du récit, — illustré d'une vue de Juvisy, qui est un régal rare.

« ... D'Essone, nous passasmes la rivière de Some; et vinsmes, entre 9 et 10, arriver à Rist, où nous beusmes un coup et mangeasmes du raisin de Rist, nous vinsmes cheoir dedans Juvisy, là où nous nous traictasmes fort bien, car, premièrement, nous mangeasmes une homelette de dix œufs, puis une salade de betrave et de chicorée, puis du fromage et des noix; nous busmes d'assez bon vin qui nous cousta 6 solds. Après avoir disné, nous en partismes sur le midy, et montasmes la montagne sur laquelle nous considérasmes ce village, et me prist alors l'envie de vous en faire un pourtraict à cause de la variété du pays où il est situé.

» Après cela nous passasmes la grande traicte de Lonboiau et vinsmes sur les 3 heures à Ville-Juifve, où nous goustâmes : puis, aiant passé au travers du village, nous fismes voile droict vers Paris, où nous arrivasmes sur les 4 heures et demyes, un peu fatigués du chemin, et allasmes passer la rivière de Bièvre, puis toute la rue fauxbourg Saint-Marceau, puis vinsmes par-dessus les fossez passer la porte Saint-Jacques, puis allasmes dedans la rue de la Sorbonne, après dans celle des Mathurins, puis dedens la rue de la Harpe, enfin arrivasmes dedens la rue Pierre-Sarrazin, proche des Cordeliers, où nostre logis (à cause de ceste longue absence) nous sembla tout changé. Neantmoins, nous prismes la hardiesse de sonner. Estants entrez, et ayant beu un doigt de vin, nous alasmes nous reposer. »

Comment ce VOIAGE RACCOURCY n'a-t-il pas trouvé de commentateur ?

Ils sont, en général, tentés par de moins heureuses aubaines.

VIRGILE JOSZ.

CHRONIQUE DU MIDI

Fêtes d'Orange et de Béziers. — Fêtes de Marseille.

Les mois d'été sont par le midi les mois de fêtes. Le chaud soleil d'août et de septembre, loin d'alourdir l'âme des populations d'Occitanie, semble crépiter au contraire en flammes d'allégresse, et suscite de toutes parts des mouvements de foule et des rumeurs de joie. Le midi dort l'hiver, et se

recroqueville en quelque sorte dans les vallées paresseuses ou les cabarets clos, tandis que le mistral fait rage à Marseille et que la brume attriste Toulouse ou Bordeaux. Mais que reviennent les feuilles et que resplendisse l'éclatant azur des mois ensoleillés, voici que les portes s'ouvrent et que, du village à la ville, tous les êtres vivants, dès que sonne dimanche, s'épandent dans les places bruyantes et les rues en liesse.

Donnez une fête en plein air, n'importe où, n'importe comment, annoncez-la en fracas de réclame, et vous êtes sûr de voir tout le peuple accourir. De là vient la faveur des courses de taureaux dans les arènes ouvertes, le succès fameux du théâtre d'Orange, et le retentissement populaire des représentations théâtrales dans le cirque de Béziers. Dans le Midi plus que partout ailleurs, la foule cherche la foule, et le plus grand plaisir du gallo-romain est de voir s'agiter les hommes et de s'agiter avec eux.

§

Le Théâtre d'Orange donnait cette année, les 13 et 14 août, deux représentations grandioses ; l'une avec une traduction de l'*Alceste* d'Euripide, l'autre avec l'*Athalie* de Racine.

Ces représentations, pour lesquelles jadis se mobilisaient des ministres, et que la Comédie-Française organisait directement, ont été laissées, cette année, à l'initiative de M. Paul Mariéton. M. Mariéton était officiellement délégué d'une vague commission ministérielle, mais, en réalité, on lui avait laissé toute la responsabilité de l'entreprise.

L'essai a été des plus heureux, et concluant pour l'avenir. Si les fêtes d'Orange n'ont pas eu cette année le tumulte européen des grandes fêtes données en 1894 et 1897, il a été prouvé toutefois qu'on pouvait désormais, sans subvention, sans voyage présidentiel, avec le seul concours des populations méridionales, préparer des représentations somptueuses dans l'amphithéâtre romain. M. Mariéton, malgré mille obstacles, s'est acharné pendant trois mois à poursuivre cette réalisation. Il a le droit d'être satisfait, car il a réussi. Il est vrai que, cette année, le hasard avait été prodigue de ses caprices. Ce dernier mois de juin, en effet, les fêtes étant annoncées depuis longtemps, et clamées à sons de trompe jusqu'au fond des Amériques, Madame Sarah Bernhardt, qui devait jouer *Médée* et la *Samaritaine*, retira tout à coup ses promesses.

Le public y vint avec quelque appréhension. Habitué à en-

tendre des œuvres consacrées par des succès antérieurs, telles qu'*Œdipe*, *Antigone*, *les Erynnies*, il se rendit à la soirée d'*Alceste* parce que le temps était beau et que c'était dimanche, mais cette pièce nouvelle et ce nom du traducteur inconnu de la foule lui laissaient quelque inquiétude.

Ce fut un triomphe. L'action si simple, la lutte de la jeunesse contre la mort, la douleur de l'époux, les funérailles d'*Alceste*, les rodomontades divines de ce mousquetaire de l'Olympe qu'était Héraclès, tout cela souleva la foule jusqu'au délire. Et le cadre ! Oh ! quelle incomparable vision antique que de voir sur le seuil du mur gigantesque, Héraclès couronné de roses apparaître en levant sa coupe vers la lune, qui rayonnait au sommet de la colline d'Orange ! Et le cortège funèbre descendant les marches du palais pour se perdre dans les ruines mystérieuses du vieux monument ! Y a-t-il un théâtre à décors et à toiles peintes capable de donner pareil frisson de tragédie ? Paul Mounet fut surhumain. Il était Héraclès lui-même. Philippe Garnier avait couronné sa belle tête antique du diadème du roi Admète, et il murmura ses vers douloureux et tendres.

Madame Antoinette Garnier jouait le rôle adorable d'*Alceste*. Elle y fut plaintive et douce, et sa voix mélodieuse suscitait nos larmes. La musique de Gluck, qui enveloppait les grandes scènes de sa draperie aux plis harmonieux, acheva de donner à cette soirée toute la splendeur d'une évocation définitive. Je ne saurai plus désormais arracher la conception d'Héraclès du cadre héroïque où je l'ai vu revivre.

Athalie, qui fut représentée le lendemain, avait attiré une foule deux fois plus nombreuse. C'était une œuvre classique et consacrée. Eh bien ! elle détonnait dans le cadre géant. Ces scènes de conspiration, ces dialogues dans l'ombre des temples, ces projets lentement ourdis paraissaient ennuyeux en plein air. Paul Mounet fut un magnifique Joad, et la Prophétie, par son ampleur, souleva les ovations de la foule ; mais la pièce dans son ensemble, en dépit des beaux vers du divin Racine, fut écrasée par le cadre où elle évoluait. Il ne faut, à Orange, que des héros et des dieux.

§

Déjanire, qui n'a pas réussi à l'Odéon, a obtenu à Béziers, pour la seconde fois, un succès immense. C'est que les coulisses d'un théâtre parisien étouffaient la pièce.

Peut-être aussi faut-il voir dans l'enthousiasme des populations méridionales la joie de se trouver en plein air, sous un ciel d'azur, devant un spectacle grandiose où éclatent des fanfares bruyantes. *Déjanire*, en effet, est loin d'être un chef-d'œuvre. Le livret est quelque peu enfantin ; et Saint-Saëns, toujours personnel, n'a pourtant pas, dans cette œuvre, les inspirations divines de *Phaëton*, ou de *Samson et Dalila*.

Mais à Béziers, dans le cirque gigantesque, les détails se fondent dans l'ensemble, et l'œuvre rutille comme un grand soleil couchant où les nuages mêmes prennent la splendeur de la pourpre.

§

Marseille vient de célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. La pluie et le vent ont un peu dérangé l'apparat de ces fêtes populaires. Mais quand bien même le soleil complice eût favorisé l'exaltation de la gloire phocéenne, j'estime que ces fêtes n'auraient pas eu tout l'éclat qu'elles méritaient. Eh quoi ! voici une ville qui connut longtemps la joie d'être une cité libre, qui sous les Romains se dressait orgueilleuse devant Rome elle-même ; qui durant le moyen âge a gardé ses lois indépendantes, et a donné au monde l'exemple de la constitution la plus admirable qu'ait jamais eue une vraie république, qui en plein âge féodal, comme le rappelle Mistral dans les *Iles d'Or*, étalait en lettres gigantesques sur ses murailles : « Tous les hommes sont des frères » ; qui depuis, malgré les rois, malgré les centralisateurs a gardé si vivace caractère et si indélébile personnalité que jamais Paris n'a pu y marquer sa trace tyrannique ; et cette grande ville, fêtant ses vingt-cinq siècles de gloire, ne trouve que des cavalcades, des parades, et des évocations innocentes ? Et elle invite des ministres parisiens à « rehausser l'éclat » de sa manifestation !

Ah ! M. Flaissière, et vous M. Bertas ; vous qui avez vraiment le sens de l'avenir réservé à votre ville, et qui êtes, je le sais, des fédéralistes irréductibles, quelle occasion vous aviez de réveiller dans le peuple qui vous a élus le vieux besoin des franchises séculaires, et de proclamer hautement devant l'Europe encore nationalisée la grandeur de cette famille naturelle d'hommes libres qu'on appelle : *la Cité* !

Mais sachons attendre et nous réjouir de ce qui arrive. Le bon amènera le mieux. Et c'est déjà beaucoup qu'une ville

fête uniquement son existence en tant que ville, et sache comprendre que sa véritable noblesse est d'être restée, par l'esprit, les mœurs, la langue et la couleur même de ses rues, fidèle à sa destinée.

JEAN CARRÈRE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Il n'est pas encore trop tard pour vous parler du bon poète flamand Emmanuel Hiel, mort, à soixante-cinq ans, il y a une couple de mois pour le malheur des lettres du terroir et aussi pour celui du pittoresque local. Sa disparition a causé un grand vide dans les masses et l'activité flamandes, et Bruxelles, sa chère cité d'adoption, se voit privée d'une de ses physionomies éminemment populaires. Tous connaissent en effet notre poète, à des degrés divers, pour l'avoir rencontré ou entendu, sinon pour l'avoir lu. Irréductiblement autochtone, sa décorative présence semblait aussi indispensable à notre cordiale capitale brabançonne qu'une des monumentales façades de la Grand'Place, que le bourdon de Sainte-Gudule ou que la fontaine du Manneken-Pis.

Le Patriarche, le Prophète, *Maantje* ou *Onzen Maancn*, tels étaient les surnoms que lui donnaient ses amis flaminguants, et, dans ces petits noms, de l'estime, même de la vénération se mêlait à de la familiarité.

C'était un Flamand de race, à la fois très fin et très robuste, de surface violente et massive, mais d'extrême sensibilité intérieure ; un lyrique dans toute l'acceptation du terme, c'est-à-dire un passionné de la vie, exubérant et d'une autonomie fanatique, voire ombrageuse, à l'égal de ses ancêtres de la glorieuse époque communiera.

Sorti du peuple, arrivé par son travail et son prestige à occuper des positions officielles, il n'y eut jamais en lui de l'état d'âme et de la tournure d'esprit du rond-de-cuir et du bureaucrate. Il était parvenu à concilier la fantaisie, le caprice et l'au jour le jour de la vie d'artiste avec le minimum des exigences de régularité et de pondération du train-train administratif ; mais le poète l'emporta toujours sur le fonctionnaire et l'homme demeura jusqu'à la fin supérieur à sa place. Jamais son emploi ne déteignit sur son caractère et n'entama sa personnalité. Je me le représente encore, attablé au milieu d'un cercle d'amis ; j'évoque sa tête majestueuse et farouche, sa physionomie léonine. Indulgent, l'œil vif, le verbe tour à